

Michel Turk

La vie « malgré elle »
de Marie-Louise Sutter



ÉDITIONS
CABÉDITA
2016

REMERCIEMENTS

L'auteur tient tout particulièrement à exprimer sa reconnaissance à tous ceux qui directement ou indirectement ont contribué à la réalisation de cet ouvrage. Il remercie notamment Karine Uhl, lectrice et correctrice de l'ouvrage, Gérard Raedler, lecteur et correcteur, Valérie Caboussat, lectrice et correctrice, les Archives départementales du Haut-Rhin, le *Stadtarchiv* de la ville de Göppingen, ceux qui l'ont supporté au quotidien quand les idées foisonnaient, les mêmes, quand elles végétaient...

Couverture: collection et archives de l'auteur

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-766-5

Premier chapitre

Ce dimanche était le dernier du mois d'octobre 1945. C'était un beau jour d'automne, sorti de la grisaille comme quelqu'un qu'on espérait revoir depuis longtemps et que l'on retrouve enfin, alors qu'on n'y croyait presque plus. Un soleil généreux et même chaud s'était substitué lentement aux brouillards matinaux. Seuls les résineux persistaient à vouloir conserver une parure verte dans cette forêt aux essences variées qui remplace peu à peu le vignoble de Wintzenheim à l'approche des contreforts gréseux du massif vosgien. L'automne, jaunissant et rougissant, était de ceux qui donnent envie de peindre, quand les feuilles tombent en virevoltant, quand les arbres laissent leurs membres s'engourdir pour mieux passer l'hiver. Là, un érable, reconnaissable à sa teinte jaune vif se distinguait au milieu des châtaigniers plus pâles ; là, des hêtres, d'un vert défraîchi, contrastaient avec les chênes mordorés ; un peu plus loin des bouleaux dévoilaient déjà la blancheur de leur écorce. Il faisait si bon en ce début d'après-midi qu'on avait peine à croire la Toussaint et ses premières gelées si proches. Les vendanges étaient faites, la nature allait pouvoir se reposer tranquillement. Presque aucun bruit n'était perceptible, la campagne paraissant s'être assoupie et vouloir partager sa quiétude avec ceux et celles qui s'y promenaient. Ils n'étaient pas nombreux pourtant, la plupart des villageois ayant fait le choix d'aller fleurir de chrysanthèmes aux pompons dodus, ou plus modestement de bruyère, les tombes de leurs proches.

Le village de Wintzenheim, tiré en longueur de part et d'autre de la rue principale, portait encore les stigmates des violents combats qui avaient précédé la libération de la poche de Colmar. Par-ci, par-là, un échafaudage était dressé ; il fallait réparer, restaurer, il fallait effacer ce passé, faire en sorte que rien ne puisse le rappeler, de crainte de voir se rouvrir des plaies anciennes. La grand-rue était déserte quand Marie-Louise partit se promener dans les champs environnants. Même au cimetière, où régnait une inhabituelle effervescence à cause de la proximité du culte des morts, les gens se saluaient poliment mais personne ne s'attardait à faire un brin de causerie, comme si les uns et les autres avaient peur de se compromettre en se laissant voir à proximité de qui pourrait être marqué du sceau de l'infamie. On se croisait donc dans les allées quadrillées du cimetière, là en faisant un signe de la tête à ceux qu'on n'avait pas rencontrés le matin à la sortie de la messe, là en adressant un sourire à d'autres, ce qui n'engageait à rien. Cette convivialité d'apparence, de pure circonstance, cachait en réalité les suspicions de collaboration active et d'abstention coupable. Les règlements de compte entre le camp des vainqueurs et les collaborateurs perduraient et l'on savait bien qu'on ne pourrait tourner la page avant que justice soit faite. Et la justice, comme de tout temps, avec ou sans procès, se rangeait du côté de la force. Avant, elle réglait le sort des partisans ; maintenant, celui des collaborateurs. On tondait d'autant plus facilement les cheveux de celle qui avait couché avec un Allemand qu'elle s'était toujours refusée à celui qui allait la scalper. D'ailleurs, le justicier n'aurait-il pas plus volontiers revêtu l'uniforme vert-de-gris pour séduire la jeune fille que de la tondre ? L'après-guerre ne baignait pas dans un climat de sérénité et la bourgade de Wintzenheim n'échappait pas à cette frénésie de lynchage que Marie-Louise attribuait au fait que ses auteurs étaient surtout guidés par un irrépressible

besoin d'afficher leur bonne conscience. Dans ce temps-là, quand un doux duvet n'était pas encore venu cacher l'infamie, Marie-Louise évitait de croiser, même du regard, celles qui se voilaient la tête non pas parce qu'elle les avait jugées, mais de peur que ces filles n'en souffrent encore davantage. L'une de ces jeunes femmes, Suzanne, avait été du cercle de ses amies, quand elles étaient adolescentes. Marie-Louise était hostile à ces odieux châtiments infligés à des filles, dont on n'avait même pas cherché à démontrer en quoi elles avaient été coupables de félonie. Le but était simplement de montrer durablement du doigt celles qui avaient couché avec l'ennemi. Il est tellement plus facile de stigmatiser autrui pour s'absoudre de sa propre lâcheté. Marie-Louise, malgré tout le dégoût que lui inspiraient ces redresseurs de torts, n'exprimait pas publiquement sa révolte, mais elle se sentait veule et incapable d'aller à la rencontre de cette ancienne camarade qui rasait les murs, chaque fois qu'elle devait sortir de chez elle. Et pourtant, Marie-Louise savait que cette fille, cette jeune femme à vrai dire, était tombée amoureuse de ce soldat allemand non pas à cause de l'uniforme qu'il portait, mais parce qu'il exprimait des idées pacifistes, parce qu'il se réclamait de Rosa Luxembourg, assassinée bien avant que la bande à Hitler ne vienne réduire au silence les voix révolutionnaires en Allemagne.

Depuis toute petite, Marie-Louise aimait flâner dans la campagne, souvent sans but précis, simplement pour se ravir les yeux. Et puis, pour celui qui est attentif, il y a toujours quelque chose à découvrir, la vision furtive d'un lièvre que l'on surprend dans son fourré ou simplement celle d'une lumière insolite au travers d'un arbre déjà roux. En dépit de son apparente léthargie, la nature grouillait de vie. Marie-Louise savait se contenter du moindre spectacle que son environnement voulait bien lui

offrir: observer un pic épeiche tambourinant avec vigueur au tronc d'un arbre excitait son imagination car elle voyait là un signal donné à tous les habitants de la forêt. Le contact avec la nature lui apportait toujours une joie intérieure, certes simple, mais tellement vraie. Ce jour-là, elle s'attarda près d'un enclos où se trouvaient une jument et son poulain. La jument s'approcha d'elle, suivie de son poulain qui pouvait avoir deux mois. Celui-ci, à la robe plus foncée que sa mère, se livra subitement à un manège enjoué, comme s'il voulait attirer l'attention de la passante. Marie-Louise se mit à rire en le voyant faire des cabrioles et des ruades, sous l'œil impassible de la jument. Elle pensa à l'insouciance de ce jeune animal et soudain sentit insidieusement des larmes couler sur son visage. Cette lointaine tristesse enfouie au fond d'elle lui revenait sans cesse depuis quelques mois, comme par une mauvaise alchimie capable seulement de faire broyer du noir, et toujours au moment où elle s'y attendait le moins. Elle renifla comme un enfant, se secoua ostensiblement la tête comme pour chasser ses idées. Puis, elle s'adressa au poulain qui continuait de gambader et lui confia qu'il avait su la faire rire, qu'elle ne pleurait pas, qu'il ne fallait surtout pas qu'il se fasse du souci. Le poulain stoppa net ses caprices et se remit légèrement en retrait à côté de sa mère quand Marie-Louise reprit son chemin et s'éloigna. Elle marcha ensuite d'un pas plus alerte et inspira profondément à plusieurs reprises. Le paysage avait disparu dans l'opacité de la brume de ses pensées. Il lui fallait rentrer, voir ses parents, ses frères et sœurs, n'importe qui, mais ne pas rester seule. Elle aurait pourtant bien aimé comprendre comment se conjugaient en elle son incessante quête de bonheur et ces relents de dégoût de la nature humaine. Car c'était bien de la race humaine dont il s'agissait, elle qui s'était montrée si désespérante. Elle n'arrivait pas à remonter la pente, parce qu'il lui fallait d'abord oublier. Mais comment le pouvait-

elle, alors que tout autour d'elle n'arrêtait pas de lui rappeler les souillures de l'histoire ?

Elle se souvint du jour du 14 juillet dernier, lorsqu'elle avait ressenti pour la première fois cette mélancolie monter en elle. Ce jour-là, pourtant, elle savait ce qui l'avait attristée. Ce n'était pas encore ce sentiment languissant qui revenait régulièrement depuis ce moment, et qu'elle s'expliquait alors par une succession de faits pouvant paraître insignifiants, dont chacun pris isolément ne pouvait être à l'origine de ses états d'âme, mais qui, mis bout à bout, constituaient ce lourd fardeau. Ce 14 juillet n'avait bien entendu pas été comme les autres. Personne en Alsace n'oublierait la première fête nationale après près de cinq années d'occupation ennemie, cinq années de reniement forcé de tout ce qui était français, jusqu'au nom des villes dont la connotation ne sonnait pas assez germanique. On était libre désormais et heureux d'être à nouveau Français. La Municipalité avait imprimé à la hâte un programme des festivités qui avaient débuté le vendredi 13 juillet par un rassemblement de toutes les sociétés civiles pour une grande retraite aux flambeaux, précédant un bal populaire. Le lendemain, les choses allaient s'enchaîner par la montée des couleurs, la revue du commandant de la place, la grand-messe et enfin le rassemblement devant l'hôtel de ville. Le maire arborait fièrement son écharpe tricolore, c'était tout juste s'il ne pissait pas bleu, blanc, rouge pour l'occasion. Le père de Marie-Louise, membre de la fanfare municipale et sapeur pompier, s'était préparé de bon matin pour ce nouveau rendez-vous avec *La Marseillaise*. Les timbales rutilantes, il avait rejoint la clique de musiciens dont le rassemblement était prévu devant le parvis de l'église, sur le perron de laquelle un suisse aussi impassible qu'un cerbère, l'uniforme tiré à quatre épingles, coiffé d'un tricorne, arborait une pertuisane dans sa main gauche et une canne à pommeau dans sa main droite. L'hymne national

allait à nouveau retentir à Wintzenheim, comme partout dans l'Hexagone, avec une vigueur redoublée. Le Conseil municipal s'était réuni dès le lundi pour orchestrer l'événement ; on allait faire comme avant-guerre, dans la tradition ; il ne fallait surtout pas de fausse note, et puis on ne pouvait se contenter d'une fête ordinaire, il fallait marquer d'un sceau tricolore indélébile ce samedi 14 juillet 1945. Plusieurs semaines avant, pour préparer l'événement, le maire avait dressé sommairement un projet et avait interpellé les élus autour de lui sur son contenu. Il n'y avait eu aucune objection à ce que les choses se déroulent comme il l'avait prévu. On s'était activé ensuite pour éditer un programme précis, après avoir consulté tous les intervenants pour s'assurer qu'aucun grain de sable ne viendrait gripper la machine. Il fallait que les enfants de la commune disent des poèmes après l'allocution que l'édile municipal ferait à la population. L'hymne national viendrait clôturer la cérémonie. Le choix des poèmes incombaux enseignants de l'école primaire. Un jeune instituteur du village qui avait côtoyé ses collègues Eugène Boeglin et Auguste Sonntag, exécutés par les nazis, dénicha le texte de Paul Éluard. Le poème *Liberté*, largement diffusé par le Parti communiste, trouva immédiatement la faveur de l'instituteur. Cependant, sur l'insistance du maire et de son premier adjoint qui voulaient quelque chose de plus patriotique, il ajouta les cinq premiers quatrains de *L'amour de la patrie* de Paul Verlaine, qu'il leur lut immédiatement pour approbation. Les responsables municipaux donnèrent leur aval aux choix de l'enseignant, même si cet Éluard leur paraissait à la fois trop moderne et trop engagé. Le maître d'école suggéra de s'en tenir à quelques strophes qui tiendraient les gens en haleine, plutôt que de réciter l'intégralité de ces poèmes, au risque de devenir un ânonnement fastidieux pour tout le monde. Le maire fut de cet avis. Il fallut encore décider parmi les vingt et un quatrains du poème d'Éluard ceux qui

seraient retenus. L'instituteur se chargea de faire le choix tout en rappelant au maire qu'il n'avait pas de temps à perdre car les deux élèves pressenties pour les récitations devaient s'y mettre immédiatement. Les deux fillettes désignées, ravies et honorées de l'avoir été, allaient chacune réciter un poème. Elles répétèrent leur texte jusqu'à en rêver la nuit. Le vendredi soir, comme pour une générale, elles récitèrent leur poème sur le bout des doigts à trois reprises à l'oreille attentive de leur instituteur, mais surtout sous son regard impassible. Elles frémissaient en évoquant un trou de mémoire, tellement craint et pourtant si improbable. Le maître les tranquillisa, il leur assura que tout allait se dérouler normalement.

Le maire, dont les idées politiques étaient assez éloignées des deux instituteurs condamnés à mort et exécutés en 1943, entouré de tout son Conseil municipal, prononça un discours patriotique et rendit néanmoins un hommage très émouvant à Auguste Sonntag, résistant et enfant du pays, et à Eugène Boeglin, résistant et instituteur à Wintzenheim. Il salua ces hommes qui avaient donné leur vie pour la liberté et la dignité. Il fit une belle transition pour annoncer qu'il fallait désormais apaiser les tensions, reprendre la vie dans sa normalité. Il termina par un tonitruant «Vive la France!».

Marie-Louise, qui s'était alors approchée suffisamment pour entendre l'allocution du maire, ne voulait pas se mêler à la foule mais, trop en retrait, elle n'allait pas entendre, ni pouvoir regarder son père au premier rang de la fanfare. Il était un bon père, même si elle ne pensait pas toujours que du bien de lui, le trouvant parfois versatile et manquant de caractère. Mais il avait tout fait pour bien élever ses enfants, il n'avait jamais manqué à son devoir. Elle s'avança encore un peu, quand le maître d'école appela les élèves pour se positionner devant les sapeurs pompiers, face à la foule disposée en carré. Vêtues du costume

alsacien traditionnel, la cocarde tricolore cousue en toute hâte dans leur coiffe, les jeunes filles vécurent sans doute un moment inoubliable de leur existence. Le mélange de fierté et de trac les fit paraître plus âgées et donna à leur visage cet aspect blême et sévère qui caractérise ceux qui savent qu'il n'y a plus d'autre choix que d'accomplir leur devoir. L'assistance aurait sans doute volontiers pardonné un petit écueil à ces fillettes, mais pour elles, malgré leur gorge sèche et leurs jambes chancelantes, il n'était pas question de rater ce rendez-vous avec l'histoire.

Quand le maître d'école dit gentiment: « C'est à toi Caroline », celle-ci se mit à réciter rapidement les premiers vers de Paul Verlaine. Elle enchaîna le deuxième quatrain en prenant plus de temps et en articulant mieux, tandis que le troisième fut déclamé avec une étonnante assurance :

« L'enfant grandit, il sent la terre sous ses pas
Qui le porte, le berce, et, bonne, le nourrit
Et douce, désaltère encore ses repas
D'une liqueur, délice et gloire de l'esprit »

La jeune fille poursuivit, sans fléchir jusqu'à son terme, sa récitation. Elle reprit des couleurs et un air satisfait, quand sa camarade fut à son tour en scène. Celle-ci prit le relais sur un hochement de tête de son maître d'école, qui se voulait aussi une marque d'encouragement. Elle s'avança alors d'un pas, regarda droit devant elle comme pour ne fixer que l'horizon et récita ces vers d'espoir :

« Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable, sur la neige
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître, pour te nommer
Liberté»

Était-ce en écoutant ce poème, ce jour-là, que Marie-Louise sentit quelque chose d'étrange en elle, quelque chose de morbide? Elle répéta dans sa tête «sur l'espoir sans souvenir» «je recommence ma vie», au moment même où *La Marseillaise*, patriotique et conquérante, jouée par la fanfare, elle-même relayée par un chœur à l'unisson, clôturait la cérémonie. Un irrésistible besoin de fondre en larmes la fit s'éloigner des gens. Elle ressentit un vide, celui de sa jeunesse bafouée par ces années de guerre, celui de sa jeunesse envolée. Elle se souvint d'Eugène Boeglin, des affiches placardées un peu partout pour rendre publique sa condamnation à mort. Elle se remémora le jour où se colporta la nouvelle de l'exécution d'Auguste Sonntag et les jours qui suivirent, quand ses parents trimballèrent comme une maladie honteuse, en la dissimulant, leur immense chagrin. Ces images envahirent alors tout son champ de vision. Elle eut ce sentiment terrible qu'elle était peut-être la seule, non, pas tout à fait, car il y avait aussi l'instituteur dont elle connaissait la sensibilité, à comprendre les paroles d'Éluard, à ne pas accepter la mort injuste des résistants, la seule à se demander si le sacrifice de leurs vies avait un sens en ce jour. L'édile municipal n'avait-il pas dit qu'il fallait désormais faire fi du passé, se tourner résolument vers l'avenir, oublier les querelles intestines et se soutenir les uns et les autres? Elle n'avait que moyennement apprécié ce propos tout en admettant qu'un maire puisse se préoccuper davantage des problèmes présents plutôt que de s'appesantir sur le passé. Seulement elle, elle n'en sortait pas de ce foutu passé. Elle y restait engluée, empêtrée, incapable de se projeter dans